



Contraindre à la liberté Carl Einstein. Les avant-gardes. L'histoire

En février 2018, Maria Stavrinaki a publié aux presses du réel une étude historiographique consacrée à Carl Einstein (1885-1940), théoricien de l'art, écrivain et militant anarchiste allemand, qui fut aussi le premier historien des avant-gardes. L'ouvrage offre une analyse vertigineuse d'une pensée complexe, brûlante, profondément politique, mue par la conviction que l'art doit « organiser le sensible afin de former des hommes libres », et prête à affronter les contradictions que cette conviction implique. Ce faisant, l'auteure restitue notamment les étapes d'une réflexion majeure sur le cubisme. Elle évoque pour nous la profondeur des analyses développées par Einstein sur cette avant-garde.

Quel type de contrainte (d'apocalypse, pour reprendre votre terme) devrait exercer une œuvre d'art sur le spectateur, selon Carl Einstein ? De ce point de vue, comment analyse-t-il l'effet produit par l'art africain et, comparativement, où se place l'œuvre cubiste ?

Einstein était très critique vis-à-vis de toute expression plastique qui favorisait l'expérience de l'œuvre dans le temps : l'impressionnisme, l'art de Rodin ou de Rosso. Il considérait que cette dilatation temporelle permettait à la vie de s'immerger dans l'art, lui imposant ses habitudes corporelles, ses automatismes psychiques et ses faiblesses politiques. Contre une telle confusion, il prônait une conception plutôt néoclassique. C'est très intéressant, à mon sens, que la première interprétation qu'Einstein ait réservée à l'art africain ait été néoclassique dans ses fondements, jusque dans son pré-supposé de l'éradication du temps par le « moment fertile ». La contraction de la forme agissait de façon à la fois soudaine et conflictuelle. Le spectateur d'un artefact africain ou d'une œuvre cubiste subissait une forme qui contredisait sa mémoire et ses habitudes perceptives. C'est cette action de l'œuvre que j'appelle « apocalyptique ». Même dans son versant sécularisé, l'œuvre doit agir de façon soudaine et dialectique : en faisant le mal, afin de faire le bien. L'idée politique d'Einstein était que l'art souverain pouvait imposer au spectateur la matrice d'une nouvelle réalité. La démocratie, dont l'art temporalisé (où le spectateur doit prolonger le travail du peintre) était le versant esthétique, inhiberait au contraire l'action, c'est-à-dire la révolution.

Peut-on dire que, pour lui, le cubisme a échoué ?

Le rapport d'Einstein avec le cubisme a beaucoup changé à travers le temps, constituant même un remarquable symp-

tôme de son rapport conflictuel avec l'art en général. Chaque fois que l'histoire politique devenait critique et qu'il lui était possible d'agir comme sujet révolutionnaire, Einstein dévalorisait la capacité de l'art en général et du cubisme en particulier de changer la vie au profit de l'action. L'art devenait irrémédiablement « métaphorique », condamné à ne jamais coïncider avec la vie. Les deux moments paroxystiques de ce rejet, qu'on peut comprendre comme un platonisme inversé, ont été la Révolution spartakiste et la guerre d'Espagne, avec la montée du fascisme en Europe.

Carl Einstein est un théoricien de l'art, mais il a aussi laissé des travaux d'historien. Comment les deux perspectives se combinent-elles, et quelle demeure sa principale leçon pour les historiens des avant-gardes ?

Einstein a voulu conjuguer l'urgence du présent et le détachement propre à la longue durée. Cette dernière avait des leçons à donner à une modernité en accélération continue. En tant qu'historien de l'art, il était déterminé par l'école formaliste, mais très vite, en accord avec la situation politique et l'essor des sciences humaines, il a conjugué l'histoire de l'art avec d'autres disciplines, telles l'ethnologie, la psychologie et la préhistoire. Comme les avant-gardes elles-mêmes venaient puiser aux mêmes sources et répondaient à la même nécessité d'ouvrir la pensée de l'histoire à une conception asynchrone de l'art, Einstein a pu concilier ses deux activités de critique et d'historien. Par ailleurs, la même quête d'anonymat, de rejet de la personnalité caractérisait les démarches épistémologiques et artistiques qui intéressaient Einstein dans les années 1920 et 1930. Cependant, son histoire est ouvertement subjective. Hostile à l'idée qu'on puisse restituer le passé tel qu'il a été, Einstein essayait de « fonctionnaliser » le passé, en l'interrogeant à partir des besoins du présent. En fin de compte, c'est la temporalité du présent qui conjugue la critique et l'histoire.

Maria Stavrinaki, *Contraindre à la liberté. Carl Einstein, les avant-gardes, l'histoire*, les presses du réel, collection « Œuvres en sociétés », mars 2018, 256 p., 24 €
